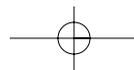
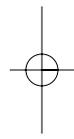


La Conférence de Vanves



Pablo Durán
La Conférence de Vanves

ISBN 9782953644500
Éditions impeccables, 14 rue des Libérateurs, 14170 Perrières
© Pablo Durán, 2011

impeccables

« Je voulais avoir une conscience bien éveillée,
sans en faire l'objet de discours ni de livres,
afin d'accepter la vie absolument. »
Henry Miller

« Le travail et puis ensuite la grâce ?
Non. C'est exactement le contraire. »
Matthieu Messagier

PASSAGE DE L'AUTRE CAP

« Tout ce qui tient la mort en échec est bien. »

Philippe Garrel

Hier soir, fatigue extrême, front bas, des vertiges au moindre déplacement de tête, épaules tendues, je reste immobile en parlant pendant que nous dînons avec Marie sur la charmante petite place qui se trouve à côté de chez nous. Très rapidement, nous nous mettons à parler de la violence, du rejet qu'elle suscite désormais dans les sociétés occidentalisées, de la « pacification » des rapports sociaux comme nouvel étalon d'une pensée juste et responsable – de toutes les hypocrisies, bien sûr, qui accompagnent cela. On fait un peu de généalogie par-dessus la table, on en revient, sempiternellement, aux mêmes brisures : la fin des années soixante-dix, la réaffirmation en force des valeurs libérales qui se seraient vues « exaucées » par un mouvement de l'Histoire, la chute de l'Union soviétique, etc. On passe vite sur la téléologie, la « destinée » du capitalisme, pour refaire le constat d'un déplacement de la violence qui s'exerce désormais contre le sens, contre la langue, atteignant au plus

intime la liberté de corps et de parole. Le déni fait aujourd'hui à la violence, ce ne serait ni plus ni moins que celui fait à la contre-violence. Dans une société pacifiée, si fière et si prompte à affirmer d'avoir rompu avec les violences fondatrices ou mythiques irresponsables pour la « dignité de l'homme », la contre-violence deviendrait illégitime, identique à une violence de toujours transformée en notion close. Nous tombons d'accord : toute violence est désormais condamnée *en tant que violence*, et ne donne pas (ou plus) accès au sens.

Bien entendu, il s'agit d'une censure. Le monde occidental fait peu de cas de la violence offensive qu'il manifeste un peu partout, avec manipulations sémantiques et pare-feux médiatiques, comme il manifeste sa grande schizophrénie sur le sujet dans sa consommation gloutonne d'images violentes. Nous parlons de ces images, et du seul choix qu'elles laissent : se loger au cœur de leur violence et surenchérir. On glisse trente secondes sur le rock, le rap, la techno, les clips « censurés », etc. Et puis je repense à mon expérience personnelle. Je raconte à Marie que la contre-violence d'Audry Maupin et de Florence Rey cherchant à dévaliser l'armurerie de Vincennes en 1994 est toujours celle qui continue d'aimer ma pensée lorsque je pense aux années 1990, qui longtemps ne furent pas drôles. Et que si j'y tiens, si j'y reviens, c'est précisément parce qu'elle se donne à un moment où toute contre-violence se devait d'être « inconcevable » non seulement pour le pouvoir le plus bête, mais aussi pour ceux dont la pensée avait accompagné les enjeux du XX^e siècle, ayant passé le plus souvent de la violence verbale au pacifisme libéral dans un même élan dogmatique. Et que si quelque chose fait aimant chez moi, sur un plan de subjectivité historique, ce sera davantage ce couple que ces gens-là, non pour son action suicidaire, ça non, mais pour le fait que Florence Rey ai pu répondre à certaines phrases d'Antonin Artaud ou de Tristan Tzara, pour le fait qu'aucune parole n'ait relevé ou considéré l'embryon d'organisation révolutionnaire qu'elle et son compagnon avaient imaginé, pour la faiblesse des textes qu'elle écrivait et dans laquelle je reconnais la mienne. Là sans

doute, il y a un point de rupture à l'égard des « élites » n'y ayant vu que vieilleries anachroniques et nihilisme, alors qu'il fallait savoir y lire un désir de souveraineté auquel on a coupé la langue. Et c'était d'autant plus significatif que, lors de la parution d'un texte assez éblouissant de Samuel Dudouit au sujet de Florence Rey, aucun de nos amis plus âgés d'alors n'avait réagi au bon endroit – tout comme, d'ailleurs, lorsque j'avais publié *L'absence de mai 68 crève les yeux* en prenant la violence et la langue pour point de départ¹.

Là je crois, j'étais encore plus fatigué. Cela devenait dur de rassembler ses idées. Je revois la nuit qui tombe, les réverbères de la place s'allumer, la tonalité du couchant au bout des rues. J'ai alors parlé de mes poèmes de l'époque, qui se sont tous effacés ou presque. Il y en a pourtant un qui résiste à mes yeux, il s'appelle, justement, « Dire à la violence ». Il ne résiste pas forcément en tant que poème, mais pour ce qu'il *dit* d'un rapport au langage qui fait violence dans un temps donné. Marie m'a demandé par quel vers il commençait, j'ai eu beau chercher, j'ai été incapable de m'en souvenir. Mais ce matin en me réveillant, une phrase m'en est revenue : « cloaque natal et cloaque nié sont les mêmes frères d'une déroute totale ». Elle n'est pas très bonne, pourtant, je n'en changerais pas un mot. Écrit à l'été 1997 dans un état d'assez grande tension, en plusieurs nuits, je m'y adressais à la violence depuis la violence. C'était un poème de contre-violence – qui relevait d'ailleurs beaucoup de l'écriture automatique, que j'avais pratiquée au début de l'année 1995, plusieurs jours d'affilée, plusieurs heures par jour, et pendant lesquelles mon crayon, parfois, ne cherchait qu'à détruire l'écriture. Il y avait comme un affolement, une expulsion, je traçais des brisures, je cassais la mine. J'étais souvent dans un état de grande colère à cette époque. Ce qu'il y a dans l'écriture automatique, il me semble qu'on en manque toujours la description : que se passe-t-il au moment où l'on écrit ? De quoi est-ce que ça parle ? Je veux parler de la graphie elle-

1. Mais j'avais oublié, hier soir, la réponse de Jacques Villeglé, si précieuse, donnée sous forme de livre dédicacé.

même. Il est frappant de voir que les surréalistes, fascinés par le mode opératoire de la « dictée », ou que leurs critiques, démystifiant assez justement le processus psychique à l'œuvre en elle, n'aient jamais posé la question. Décrire les impressions des rapports complexes sur un plan de conscience entre l'avancée du « phonème », du « mot », de la « phrase » (encore que là, Breton y ait répondu un peu), et la graphie pendant l'écriture automatique, ça, c'est intéressant. Je ne crois pas que personne ait jamais tenté de le faire. Pour moi, c'est trop loin, mais j'en ai tiré la conviction inébranlable qu'écrire, c'est faire autre chose qu'écrire. Sinon, aucun intérêt.

Marie ne connaissait pas la conférence d'Artaud au théâtre du Vieux-Colombier. Alors je lui ai rappelé cet épisode où Artaud arrête de lire, prend du papier et un crayon, trace des cercles, brise sa mine de crayon, se lève, et, tenant sa feuille à bout de bras, au milieu d'un silence de cathédrale, apostrophe André Gide en lui disant : « Vous savez ce que c'est ça, Monsieur Gide ? C'est toute la cruauté du monde. » Je ne sais pas pourquoi je lui ai raconté cette histoire. Peut-être pour indiquer à quel point, lorsque la violence s'exerce contre le langage dans son rapport à la présence, la contre-violence peut s'exercer en retour dans la seule graphie, au-delà de tout discours ? Ou qu'il faut aller voir ailleurs ? Ou qu'il faut s'adresser à la violence depuis un lieu paradoxal qui peut être l'écriture, que rien ne s'oppose à ce que l'écriture soit justement ce lieu paradoxal, mais que, pour cela, il faut savoir tout détruire, aller jusqu'à la cruauté mêlée de souveraineté ? Bon, ce fut la conclusion : il y a une violence indispensable contre la violence, une cruauté inévitable contre la cruauté.

Aujourd'hui, ça va mieux, je suis bien reposé. – Bien que, ces derniers temps, je navigue entre deux eaux. Je cherche la passe. – La mémoire est parfois trop présente. Trop de souvenirs l'encombrent. Je n'ai rien contre la mémoire, au contraire. Elle est sensuelle. Elle est capable de transgresser tout. Mais elle est parfois pénible, comme une petite mare dans laquelle on patauge. Et la fatigue là-dessus n'arrange rien.

Le printemps est clément cette année. Je suis sorti acheter le journal pour m'installer sur la même terrasse qu'hier soir et boire un demi, un carnet dans la poche. Je n'ai pas de sillon. Je vis en désordre et ce désordre ne repose que sur moi-même. Dans la boutique du marchand de journaux, le genre à fermer longuement entre midi et trois heures, je retourne mon quotidien : Rauschenberg est mort. Mince. Juste à côté, on vend Lévi-Strauss en Pléiade, l'*Album Breton* en prime pour trois volumes de la collection achetés. Un pincement, une joie, très rapidement. Je paye, je traverse la place pour aller m'asseoir aux tables désertes. Au fond, tout ce qui m'importe, c'est la présence. La vibration des choses. Ce que Rauschenberg appelait le *gap*, la brèche entre l'art et la vie, depuis longtemps s'est imposé comme le seul espace viable. On en crève parfois d'avoir à l'expliquer, soixante ans après ses premiers *combine paintings* – et pas un véritable mot dans le journal à ce sujet, mais, évidemment, l'éloge de la « maîtrise formelle », tout ça tout ça. Je ne conteste pas la nécessité d'atteindre une certaine moëlle des formes, ce n'est pas la question. Mais là, à ce moment précis, elle était dans le goût étrange du soufre mêlé à la première bouffée d'une cigarette. Rien de plus.

Printemps 2008.

Passage de l'autre cap	9
La conférence de Vanves	14
Time Possibilities	20
L'étincelle au monde	25
Un souffle à penser	30
Résonances de Gôzô	33
L'émotion du vide	37
Um destino novo	41
Le rapport de chacun au langage est l'endroit d'un secret	47
Le point sensible	54
Flash	60
Paysage avec miracle	63
Le point aveugle de l'art	66
Paris ?	72
Nouvelles banalités de base	77
Sceau	85